

Constance Lisleux – 35 ans – Prostituée à la retraite

25 000 francs la passe. Je détiens sans doute le record.

Tout ceci, c'est grâce à **Tony le gominé**, celui qu'on pourrait considérer comme mon maquereau, et que j'ai pris l'habitude d'appeler **André Pinson** depuis quelques mois. Avant lui, c'était **monsieur Mathieu** mon souteneur. Il m'avait sortie de la rue où je croupissais, pour m'amener à la prostitution de luxe. Monsieur Mathieu avait des contacts dans la haute et louait ses filles aux puissants de ce monde, pour des parties fines avec le tout Paris, pour agrémenter les chambres d'hôtel de diplomates de passage, pour distraire discrètement un député ou un ministre s'ennuyant d'une épouse peu entreprenante... Je menais grand train. J'étais couverte de bijoux, de fourrures, de robes et de dentelles. Le vrai grand luxe quoi ! Mais toute chose a une fin. Et dans ce métier, il faut savoir rester jeune et belle, être disponible et performante à toute heure du jour et de la nuit. Au bout de presque quinze ans dans le turbin – j'ai commencé très jeune sur le trottoir, mais oublions cette période – je commençais à fatiguer. Et monsieur Mathieu, l'ayant bien compris, faisait de moins en moins appel à mes services. C'est à ce moment là, en juin 1932, que Tony vint me trouver.

Tony, ce n'est pas un tendre. Un gros bras du syndicat. Un type besogneux et impitoyable. Un vrai dur. Je le connaissais bien. De quinze ans mon aîné, il m'avait quand même fait tourner la tête un moment et nous étions devenus amants quelque temps... Jusqu'à ce que monsieur Mathieu le paye pour dessouder **Mathilde, une de mes meilleures amies**. Cette idiote s'était mise à doubler le syndicat et fricotait avec un commissaire auquel elle racontait nos soirées. Évidemment, Tony n'avait fait qu'exécuter un contrat pour lequel il avait été bien payé. Mais bon, après qu'il avait tranché la gorge de Mathilde avec son surin, je ne pouvais plus le regarder en face. Faut dire que c'est moi qui l'ai trouvée Mathilde, et que l'image de ses yeux révoltés et de son sang répandu sur les draps de satin blanc reste gravée là, dans ma tête, à tout jamais. C'était le premier janvier 1927, juste après une splendide orgie du nouvel an, pleine de célébrités parisiennes. J'avais quitté Tony juste après et l'avais progressivement perdu de vue. J'avais entendu dire qu'il avait eu de gros ennuis et qu'il avait dû se planquer un bon moment.

Tony réapparut dans ma vie un soir de juin 1932, dans mon appartement de Saint Germain des Prés. Je rentrais d'une nuit avec **le député Duvernois** et lorsque je me couchai dans mon lit, il sortit de derrière un rideau, avec son célèbre surin à la main.

« Tu sais pourquoi je suis là, Constance ? »

Je pris peur et sautai hors de mon lit. Mais Tony est un pro. Pas moyen de fuir, il était déjà entre moi et la porte. Si j'avais appelé au secours, il m'aurait tuée et aurait disparu avant que les voisins n'aient le temps de venir. Je me voyais déjà morte. L'image de Mathilde me revint, et je restai clouée par terre, pétrifiée, alors que Tony s'approchait de moi.

« Tu vieillis Constance... Mathieu veut se débarrasser de toi... Seulement tu vois, tu es sa plus ancienne protégée. Tu sais tellement de choses sur ses affaires... Mais dis-moi, tu ne t'es jamais demandé ce que devenaient les filles qui prennent leur retraite ? Ça ne t'a jamais surprise qu'elles partent toutes pour la province sans laisser d'adresse ? Je vais te dire ce qui leur est arrivé, moi... La plupart ont servi dans des soirées très spéciales, avec des types plutôt pas bien dans leur caboché, des types qui les ont torturées à mort, si tu vois ce que je veux dire... Mais bon, ce genre de clients ne courant pas les rues, Mathieu fait parfois appel à moi... C'est ce qu'il a fait pour toi, ma petite Constance... »

Je cherchais désespérément un moyen de me défendre, quelque chose à lui jeter à la face pour prendre mes jambes à mon cou.

« Seulement voilà, pour toi, je vais faire une petite exception. En souvenir du bon vieux temps. Tu vois, je ne vais pas jouer l'ingrat avec toi, même si tu m'as jeté comme un malpropre. Je vais te proposer une retraite sympathique en province, en échange d'un petit service de temps en temps. Ça te dirait ? Ou tu préfères que je finisse mon turbin ?... »

Évidemment, je n'avais guère le choix... J'acceptai de faire ce que Tony me dirait de faire. Il me tendit la main pour me relever et nous nous assîmes autour d'une bouteille de bon vin pour parler de mon avenir. Il m'expliqua qu'il s'occupait désormais d'un business de disparitions extrêmement discrètes. Il emmenait ses victimes en province où l'attendaient des complices dans une demeure d'apparence des plus honorables. Là, tous ensemble, ils tuaient leur victime et faisaient disparaître les corps, ni vu ni connu. En cas d'enquête, ils n'iaient tous avoir jamais vu les victimes et leur honorabilité étant sans faille, les gendarmes les croyaient aisément. Seulement voilà, Tony avait du mal à entraîner ses victimes discrètement hors de Paris. C'est pour cela qu'il avait besoin de moi. Il voulait que je les séduise et les rabatte, sous le prétexte d'une escapade amoureuse en province... Le stratagème était parfait pour les hommes mariés qui se devaient de garder leurs escapades extraconjugales secrètes. Il était quasi impossible qu'un flic parisien réussisse à remonter la piste.

Bien entendu, à cause de monsieur Mathieu, il était impératif que je disparaisse de Paris et Tony me proposa de m'installer là-bas, avec ses complices. Je ne reviendrais à Paris que pour y ferrer mes victimes, et éviterais soigneusement la pègre de monsieur Mathieu, pour laquelle je serais bel et bien morte.

C'est ainsi que, le 15 juin 1932, Tony m'installa dans **la chambre 12** d'une maison de famille perchée sur les falaises d'Étretat : **la pension Saint-Sauveur**, tenue par une vieille femme irascible répondant au nom de **Germaine Pillon**. Il me mit bien en garde que personne ici ne le connaissait sous son nom de truand et qu'il s'était présenté sous le nom d'**André Pinson**.

En temps normal, la pension est des plus calmes, et rien ne laisse soupçonner que ses pensionnaires sont complices de nombreux meurtres. Ils n'évoquent que très rarement ce qu'ils appellent entre eux **la petite affaire**. Si j'ai bien compris, à chaque meurtre, l'un des pensionnaires s'occupe de supprimer la victime à sa façon. Ensuite, dans la nuit, **Bernard, le fils muet de Germaine**, s'occupe de faire disparaître le corps. Et le lendemain matin, Tony paye les pensionnaires au petit déjeuner où nous nous retrouvons tous. Pour ma part, je ne fais pas partie de ce partage ; il me paye directement, avant que je ne rabatte ma victime, en partie pour payer mes frais à Paris. Quand je rabats, il me donne **15 000 francs** d'avance. C'est plus qu'assez pour couvrir mes dépenses parisiennes. Ensuite, que j'aie rabattu ou non, il glisse sous ma porte une enveloppe contenant **10 000 francs**. Je ne crois pas que les autres soient au courant de mon salaire exact, à part Édouard à qui j'ai parlé des **10 000 francs**, tout en restant floue sur le montant de l'avance pour le rabattage. Avec ça, je vis plus que confortablement entre deux affaires – cette pingre de Germaine nous réclame un loyer de 180 francs par mois en pension complète, alors que nous nous enrichissons ensemble. Lors de mes passages à Paris pour une nouvelle affaire, je dépose ce que je n'ai pas dépensé dans une banque sur les grands boulevards. Qui sait ? Peut-être un jour pourrai-je en profiter ?

Me voici donc complice de meurtres, mais ai-je vraiment le choix ?

La petite affaire...

📅 **15 juin 1932.** Le nommé André Pinson m'impose à la pension de Germaine Pillon. Les hommes m'y accueillent chaleureusement, contrairement aux femmes qui me reprochent mon passé.

📅 **Juin-juillet 1932.** Tony m'avait demandé d'attirer à la pension un certain **Hector de Mondeville**, un noble du seizième arrondissement, un homme très riche, propriétaire d'une société d'import-export avec les colonies. Je montai donc à Paris pour repérer ma victime. Je compris rapidement qu'il avait ses habitudes dans un café près de la gare d'Orsay. Un beau jour, je m'assis à une table touchant la sienne et renversai sur lui un chocolat chaud... Le poisson était ferré ! Il me fut facile de le séduire. Ce n'est en effet pas tous les jours qu'un homme de son âge attire l'attention d'une femme de trente ans sa cadette. Après quelques jours d'amourette, je lui proposai une escapade en Normandie. Il accepta, dans l'espoir de consommer enfin notre aventure. Ce qu'il ne fit jamais. Tony m'avait demandé de réclamer une tisane à madame Pillon, dès le premier soir de notre arrivée. Ce que je fis : « Une verveine menthe pour moi, un tilleul miel pour monsieur, avec une pointe de calva. » Nous bûmes nos tisanes tranquillement, alors que je commençais à dévoiler mes charmes. Quelques minutes après, Hector se tordait de douleur sur le tapis de la **chambre 3**, la chambre qui

était réservée à tous les meurtres. Une heure après, il était mort. Bernard vint chercher le corps. En remontant dans ma chambre, je trouvai l'enveloppe contenant mon salaire : **10 000 francs**. Le lendemain, tout le monde avait l'air ravi, en particulier Germaine Pillon. C'était fin juillet 1932.

✚ Dans les jours qui suivirent ma première participation à la petite affaire, l'un des pensionnaires se lia d'amitié avec moi. Il s'agit d'**Édouard Lefèvre**, drôle de petit comptable assez peu dégourdi, mais auquel les bénéfices de la petite affaire donnent des ailes. Un soir qu'il allait au casino dépenser sa part, il vint me trouver, tout timide, et me demanda conseil pour séduire les femmes. Je lui expliquai deux ou trois petites choses, en particulier sur les vertus enivrantes du vin. Curieuse, j'attendis son retour au salon et lui demandai un compte-rendu circonstancié. Il me raconta sa soirée, infructueuse, et je lui donnai de nouveaux conseils. Une véritable complicité s'installa entre nous. Grâce à mes conseils (et à l'argent de la petite affaire) il parvint à courtiser une certaine **Jeanne, secrétaire au cabinet notarial** dans lequel il travaille. Quand il devint probable qu'il réussisse à emmener Jeanne dans son lit, il m'avoua qu'il était encore puceau. Attendri par ce pauvre garçon, je lui proposais de lui montrer les choses de l'amour... C'était fin septembre. Dieu qu'il était maladroit ! Je fis mon possible pour l'éduquer et il me confia au retour du lit de Jeanne que, grâce à moi, il avait été loin d'être ridicule. J'en étais ravie. Édouard est un gentleman et il en est resté là avec moi, alors que je craignais qu'il ne s'attache, d'autant que son histoire avec Jeanne ne dura pas bien longtemps. Depuis, Édouard et moi sommes devenus amis et il est la personne de laquelle je me sens la plus proche à la pension.

✚ **Septembre 1932.** Une nouvelle pensionnaire arrive. Il s'agit d'**Émilie, une des petites filles de Madame Germaine**. Ses parents viennent de mourir de la grippe espagnole. Elle ne devra rien savoir de la petite affaire, et Bernard lui construisit une chambre dans une cabane dans le jardin. Germaine Pillon et André Pinson – c'est amusant d'entendre tout le monde appeler Tony comme ça – ont une dispute à son sujet, mais quand Germaine menace de tout arrêter, Tony accepte la petite. Moi, je l'aime bien cette petite. Mais sa grand-mère a dû la mettre en garde contre moi car elle semble m'éviter.

✚ **22 novembre 1932.** Un nouveau meurtre eut lieu à la pension, mais je ne rabattis pas la victime. Et pour cause : il s'agissait d'une femme. Jeune, modeste et enceinte, elle arriva à la pension seule, et avec un grand sourire. Je n'ai aucune idée de quel pensionnaire l'a éliminée – André Pinson a beaucoup insisté pour que chacun de nous en sache le moins possible et je pense qu'il a raison. Tout ce que je sais, c'est que j'ai entendu trois coups de feu retentir dans la nuit... Bien que je n'aie pas activement participé à cette affaire, c'est celle dont je me sens le plus coupable. Une jeune femme, enceinte, sans défense, sereine... Quelle horreur... Mais bon, ai-je le choix ? En plus, à mon réveil, j'ai trouvé l'enveloppe avec les **10 000 francs**. Tony l'avait déposée sous ma porte pendant mon sommeil. J'ai voulu les lui rendre mais il a insisté pour que je les garde. Les autres ne sont pas au courant.

✚ **Janvier-février 1933.** Tony me demande d'approcher un certain Berkovitz, un réfugié russe vivant à Paris. Là encore, ce ne fut pas difficile, le garçon étant célibataire et en manque de tendresse. Je me présentai à lui comme une jeune veuve esseulée et plutôt riche. Mon charme et mon argent le convainquirent sans grande difficulté – je dus quand même m'offrir à lui pour le mettre en confiance – de me suivre pour une escapade en Normandie. Le soir venu, je ne sais pas pourquoi, Berkovitz est devenu maboul. Il m'a collé une beigne et je suis tombée dans les vapes. Tony m'a réveillée, m'a dit que l'affaire tournait et que je pouvais rejoindre ma chambre, la numéro 12, à l'étage supérieur. Mon enveloppe m'y attendait. Plus tard, j'entendis un coup de feu. Le lendemain, nous eûmes la surprise de croiser un autre russe, élégant et raffiné, le commanditaire sans doute. Avant de repartir, il m'a chaleureusement remerciée et m'a bizarrement complimentée sur mes charmes irrésistibles. C'était début février 1933. Quelques jours plus tard, Édouard me confia que c'était lui qui avait tiré. Il avait l'air passablement traumatisé, m'affirmant qu'il avait eu beaucoup de mal à s'exécuter et que depuis le début de la petite affaire, il avait toujours redouté le jour où il devrait participer...

✚ **Mars 1933.** J'étais de nouveau en repérage (voir ci-dessous) et le hasard de mes rencontres avec ma victime me fit croiser monsieur Mathieu ! Il ne parut pas surpris et me demanda de mes nouvelles. Je bredouillai une réponse évasive. Il était pressé et disparut dans la foule de Montparnasse. J'ai depuis

repensé à cette rencontre et je soupçonne Tony de m'avoir complètement manipulée. Pour en savoir plus, je téléphonai à **Lilly, une vieille amie** qui travaillait encore pour monsieur Mathieu. Elle eut l'air ravi de m'entendre et me demanda de mes nouvelles. Je lui expliquai que j'avais dû quitter Paris et me réfugier en Normandie, dans une pension. Je lui en donnai l'adresse, même si c'est un peu dangereux pour moi. Je lui demandai expressément de ne la donner à personne. Ensuite, je lui mentis et lui dis que j'avais dû partir précipitamment car j'étais menacée par Tony. Puis je lui demandai si elle ne pouvait pas essayer, sans prendre de risques, de se renseigner sur lui et sur ses liens avec monsieur Mathieu. Elle accepta. De mon côté, je pense bien demander des comptes à Tony quand je le reverrai, après l'affaire en cours.

🔗 **Précisions sur le déroulement d'une affaire.** André Pinson fait généralement une visite préparatoire à laquelle je ne prends pas part. Les victimes arrivent généralement avec moi et nous nous installons dans la chambre 3. Le soir de l'affaire, Germaine Pillon ferme la pension à clef à 21h, un peu plus tôt que d'habitude. Pinson entre à la pension après ce couvre-feu. Il arrive généralement à la gare de Fécamp et Bernard va le chercher en automobile. Pinson invite l'exécutant à boire un verre dans sa chambre, **la numéro 4**, pour régler les derniers détails. Les autres pensionnaires doivent impérativement rester dans leur chambre toute la nuit. Bernard assiste toujours l'exécutant et Pinson, et c'est lui qui se débarrasse des corps. Le lendemain matin, un petit déjeuner spécial est préparé, avant l'aube. Sept couverts sont mis, six d'entre eux pour les habitués de la pension (Albert, Édouard, Firmin, Louise, Margaret et moi-même), le septième pour Pinson. Germaine et Bernard Pillon restent debout. Émilie Pillon n'est bien entendu pas là. Pinson ouvre une mallette noire. Édouard vérifie qu'elle contient bien 50 000 francs et partage l'argent (25 000 pour les Pillon, 5 000 pour les permanents, rien pour moi). Chacun remonte se coucher pendant que Germaine et Louise rangent le petit déjeuner. Germaine fait également disparaître la page du registre qui porte le nom de la victime. Quand Émilie entre à la pension, tout ressemble à un matin ordinaire...

L'affaire en cours

Nous sommes le 7 avril 1933. Hier, je suis arrivée avec une nouvelle victime à la pension. Il s'agit de **Henri de Lagrange**, victime désignée comme d'habitude par Tony.

J'ai rencontré Henri dans un café, rue de la Paix, un établissement huppé qu'il a l'habitude de fréquenter. Je me suis assise toute seule non loin de lui et le piège fonctionna à merveille. Il s'approcha de moi pour me faire la conversation et me demanda si j'attendais quelqu'un. Je répondis que non. Nous discutâmes un long moment. Je prétendis m'appeler **Suzanne Botvin**, être veuve et vivre d'une pension d'ancien blessé de guerre, que m'avait léguée mon mari. J'étais venue pour visiter Paris sur l'invitation d'une amie. Cette dernière avait peu de temps à me consacrer et je me promenais seule sur les grands boulevards. Il se proposa immédiatement de devenir mon guide dans la capitale. Je feignis d'hésiter. Il me servit un beau baratin, précisant que lui aussi était veuf – il avait en vérité **une femme nommée Odile**, dont j'avais entendu parler lors de mes repérages – sa femme étant morte d'une longue maladie. Je jouai l'intéressée à l'annonce de cette nouvelle, tout en précisant que, partageant le veuvage, je ne verrais en lui qu'un ami ou un frère. Ce genre de défi excite toujours les hommes. Nous nous quittâmes en convenant d'un rendez-vous pour le lendemain devant l'Opéra.

Pendant près de deux semaines, nous nous sommes promenés dans tout Paris et avons visité musées et monuments. De petites allusions en petites attentions, il essayait de m'amener là où je voulais qu'il m'amène. Je m'efforçais de paraître assez disponible. Je riais de bon cœur à chacun de ses traits d'esprit et rougissais juste ce qu'il fallait. Quand il fut tout à fait mûr, je lui appris que le prochain week-end, je rentrais dans ma Normandie natale. Il dut presser un peu les choses et finit par me faire une déclaration romantique un peu niaise, de celles qui doivent fonctionner à merveille sur les bourgeoises. Je feignis d'être émue et le quittai sans rien lui promettre. Le lendemain, à peine m'avait-il dit bonjour que je lui déclarai malicieusement que je souhaitais qu'il me suive en Normandie le week-end prochain ! Il parut surpris, et définitivement conquis ! Je sus à ce moment que j'avais gagné. Je lui dis que je connaissais une petite pension de famille près d'Étretat où nous pourrions passer un petit week-end en amoureux et poursuivre nos promenades le long des falaises. Et là, je décochai mon sourire le plus évocateur et le plus dévastateur. Évidemment il accepta l'invitation. Je lui expliquai que je m'occuperais de tout, que je prendrais des billets

de train pour Fécamp. Le lendemain, je lui annonçai que je l'attendrais vendredi matin à 11h00 à la gare Saint Lazare.

Le vendredi, je l'attendais en tête du quai. Je portais une robe blanche à dentelles et une jolie petite ombrelle. Nous arrivâmes vers 16h30 en gare de Fécamp. Bernard nous attendait, toujours aussi négligé. Il prit nos valises et les chargea dans son automobile. J'expliquai à Henri qu'il était le fils muet de notre logeuse. Notre véhicule mit près d'une heure pour atteindre la pension de Germaine, perchée au sommet d'une falaise. La vue sur la mer est très impressionnante et nous admirâmes le coucher de soleil.

À la pension, Germaine nous accueillit avec une de ses délicieuses tisanes. Nous signâmes le registre, lui Henri de Lagrange et moi, Suzanne Boivin. Comme d'habitude, Germaine déchirera et brûlera la page dédiée à la petite affaire.

Le soir, dans **la chambre 3**, je me donnai à lui. Je ne crois pas que ce prétendu séducteur avait jamais eu de maîtresse aussi experte que moi. Il était sous ma complète domination. Nos ébats durèrent toute la nuit et nous finîmes par nous endormir au petit matin.

Aujourd'hui, 7 avril 1933, la journée s'écoula tranquillement. Nous nous sommes levés tard et avons demandé que notre repas nous soit porté dans notre chambre. L'après-midi, nous nous sommes promenés le long des falaises. Une belle après-midi de printemps. Nous avons surpris deux des pensionnaires de la pension en train d'échanger un baiser fougueux: **Margaret Owen**, notre veuve anglaise et **Firmin Taupier**, notre photographe et artiste peintre. Je n'étais pas au courant de leur liaison. Henri et moi avons rebroussé chemin pour ne pas les déranger. Je ne crois pas qu'ils nous aient vus.

Le soir, nous nous fîmes servir une nouvelle fois notre repas dans la chambre 3. Je jouai un bonheur parfait et ris beaucoup. Nous reprîmes nos ébats là où nous les avions laissés la veille. Tony m'a demandé de chloroformer Henri lorsque la pendule sonnera une heure du matin, puis de rejoindre ma chambre après avoir frappé à la sienne, la numéro 4. Vers onze heures, après avoir pris son plaisir, Henri ne s'endormit pas, comme je l'avais espéré. Au contraire, il m'annonça qu'il mourait de soif et descendit prendre un verre d'eau à la cuisine. Je fis mon possible pour qu'il ne sorte pas, réclamant qu'il se love contre moi, mais rien n'y fit. J'attendis avec anxiété son retour... J'étais sur le point d'aller trouver Tony lorsque Henri revint, la mine réjouie, et se recoucha près de moi. Il n'avait pas l'air d'avoir sommeil car il prit un livre de poésie et commença à m'en lire, la ponctuant de commentaires grivois, d'une stupidité accablante. Je fis semblant de rire mais commençai à craindre qu'il ne dorme pas à une heure. Peu importe, si besoin est, j'inventerai un jeu érotique pour réussir à le chloroformer...

Mais soudain, peu avant minuit, nous entendons frapper violemment à une porte voisine. En principe, les chambres de l'étage sont inoccupées les soirs d'affaire, à part celle de Bernard et la chambre 4 qu'occupe Tony... Inquiète, je quitte le lit pour aller jeter un œil. C'est Bernard qui frappe à la chambre 4. Il a l'air affolé et me fait signe de descendre au rez-de-chaussée. Je reviens vers Henri et lui demande avec un grand sourire de ne pas bouger. Je reviendrai dans quelques instants... Et je descends au rez-de-chaussée comme Bernard me le demande...

Ce que je pense de...

🔪 **Germaine¹ (Pillon)**: « La tenancière de la pension. Une femme à poigne. Elle semble me mépriser mais je ne me gêne pas pour lui rappeler que sans moi, ses affaires marcheraient peut-être moins bien... »

🔪 **Bernard (Pillon)**: « Le fils muet de Germaine. Une sorte de gros singe. Assez effrayant. »

🔪 **Émilie (Pillon)**: « La petite fille de Madame Pillon. Elle est fraîche et innocente. Je l'aime bien. Je sens qu'elle aimerait bien communiquer plus avec moi mais elle a dû recevoir des consignes de sa grand-mère pour m'éviter ainsi... »

¹ La dénomination que j'utilise habituellement, suivie, entre parenthèses, du reste du nom complet. Même si je les appelle tous par leur prénom, je les vouvoie tous, à part Tony. Attention, devant Henri, je ne les appelle que monsieur, madame ou mademoiselle.

« **André (Pinson, Tony dans l'intimité)** : « Tony le gominé. Un dur de dur qui a un nombre conséquent de sangs différents sur les mains. Depuis que j'ai recroisé monsieur Mathieu, je sens qu'il m'a entourloupée et je dois tirer cela au clair. Cependant, je dois me méfier car il n'hésitera pas à m'éliminer s'il n'a plus besoin de moi. J'ai encore l'image de Mathilde en tête... »

« **Édouard (Lefèvre)** : « Je l'aime bien, mon petit comptable. Il est drôle et maladroit, mais il prend de plus en plus d'assurance. »

« **Albert (Duchemin)** : « Un pensionnaire. Un écrivain. Je l'aime bien. Il a toujours un mot gentil pour tout le monde. »

« **Firmin (Taupier)** : « Un pensionnaire. Un peintre rêveur, mais aussi un photographe. Lui aussi est drôle. Plusieurs fois, il m'a demandé de me peindre ! C'est toujours mal tombé avec mes voyages à Paris. En revanche, il m'a prise en photo, en déshabillé assez coquin... »

« **Margaret (Owen)** : « Une pensionnaire. Une veuve anglaise. Une bourgeoise. Elle me déteste. La réciproque est vraie. C'est le genre de femme que mes clients passés voulaient oublier dans mes bras. »

« **Louise (Bazin, Madeleine de son vrai prénom, mais tout le monde l'appelle Louise)** : « La blanchisseuse de la pension. Une ombre. Je me demande comment une telle femme a pu se faire embarquer dans une telle affaire. »

« **Henri (de Lagrange)** : « Notre victime de ce soir. Un bourgeois à la noix qui se prend pour un grand séducteur. Que de l'esbrouffe... »

Ce que je suis...

« La pensionnaire de la chambre 12.

« Reposée. J'apprécie le calme de ma nouvelle vie. Après des années de vie mondaine parisienne, j'aspirais sans le savoir au repos. Mon corps et mon âme étaient fatigués.

« Coupable. Le prix à payer pour ma tranquillité est trop élevé. Être complice de meurtres ne va pas pour me plaire.

« Bafouée. Je croyais ne pas avoir le choix, ayant été épargnée par Tony. Depuis que j'ai croisé monsieur Mathieu, je crois que Tony m'a doublée.

« Audacieuse... Je commence à me demander s'il n'y aurait pas moyen que la petite affaire ne cesse, sans avoir de souci ni avec la pègre, ni avec les gendarmes... Et s'il y avait moyen...

« Séductrice. J'ai une tendance à charmer tous les hommes que je croise, sans forcément ni le vouloir, ni m'en rendre compte.

Ce que je veux...

« Finir Henri de Lagrange, qui mérite son sort ! Je plains sa femme !

« Comprendre comment Tony m'a engagée dans son business. Je n'aime pas me faire manipuler ! Je pense lui demander des comptes directement tout en restant prudente : il a le rasoir facile...

« Bien faire comprendre aux autres pensionnaires, en particulier aux femmes qui ne m'apprécient pas, que je suis un rouage essentiel de la petite affaire. Sans moi, elles ne gagneraient pas autant !

Ce que je porte...

Au début de la soirée, je suis en tenue légère. J'étais en bas et en nuisette affriolante quand Bernard a frappé à la porte. Je me suis juste couverte d'un châle avant de descendre.

Joueuse, tu peux également apporter une robe que tu pourras revêtir plus tard dans la soirée, quand la décence ou la fraîcheur des nuits normandes le réclameront.

Où se trouvent...

🔪 Le chloroforme que je dois administrer à Henri à une heure du matin se trouve dans ma table de nuit, dans la chambre 3.

🔪 La clef de la chambre 12 est bien cachée dans mes bagages, dans la chambre 3.

🔪 Toutes mes affaires sont dans la chambre 12, mais je n'y suis pas passée depuis que j'ai quitté la pension pour rabattre Henri, il y a plus de trois semaines.

🔪 Une enveloppe avec **10 000 francs** devrait m'attendre sous la porte de la chambre 12.

🔪 La photo de moi que Firmin a prise ? Je ne sais pas ce qu'il en a faite, mais je dois **la fournir à l'organisateur** (sourire coquin, épaules nues, dentelles, photo numérique en sépia si possible).

Ce que je sais faire...

🔪 **Me bagarrer** (2) comme peu de femmes savent le faire.

🔪 **Détourner l'attention** : Je connais les faiblesses des hommes, il suffit de leur faire les yeux doux ou d'agiter sa poitrine sous leur nez pour qu'ils oublient ce qu'ils sont en train de faire. Joueuse, si tu en vois l'utilité, tu peux annoncer à un joueur (mais pas à une joueuse) qu'il ne voit pas ce qui se passe autour de lui. Pour cela, tu dois passer deux bonnes minutes à lui faire du gringue et ce qu'il ne remarque pas ne doit pas durer trop longtemps et ne pas être trop gros. En cas de doute, demande à un organisateur.

🔪 **Pickpocket** : Ça fait des années que je ne l'ai pas fait, mais toutes les filles qui ont commencé dans la rue savent faire les poches des messieurs. Joueuse, si tu souhaites tenter de faire les poches d'un joueur ou d'une joueuse, tu dois passer deux bonnes minutes à discuter avec ta cible, allant jusqu'à la toucher. Ensuite, signale à un organisateur que tu as fait les poches d'untel. Il reviendra te voir avec le résultat de ton action. Attention, il n'est pas exclu que ta victime s'en aperçoive, surtout s'il s'agit d'une femme : elles se méfient généralement de toi, alors que les hommes te dévorent des yeux...

Ce que je dis souvent...

🔪 Mon cher Henri, vous me faites tourner la tête... Cessez immédiatement, ou je vais m'évanouir dans vos bras si forts et si accueillants...

🔪 Tony, il va falloir qu'on s'explique, toi et moi...